

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE
SEMEUR CANADIEN,

Journal des Connaissances Utiles

EN

POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.

Le champ c'est le monde.
Matth. XIII. 38.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT. LE SEMEUR CANADIEN se publie à **Napierville**, BAS-CANADA, et paraît le *Deuxième* et le *Quatrième* JEUDI de chaque Mois.—Le PRIX de L'ABONNEMENT est de **3** Chelins et **9** Deniers par **Année** pour un seul *Exemplaire*; pour trois *Exemplaires* **10** Chelins; et pour sept *Exemplaires* **20** Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au REDACTEUR. On est instamment prié d'affranchir.

Littérature Française.

Les Provinciales de Pascal.

(Leçon d'Alexandre Vinet.)

Par une autre raison, Pascal aussi n'eût pas pu dire qu'une église que son principe entraîne à tenir avant tout au nombre, et à s'adresser aux masses immédiatement, doit renoncer à deux choses à la fois : à former une unité vivante, et à maintenir, en théologie et en morale, les principes les plus élevés. Ce que Montesquieu a dit du gouvernement aristocratique, que son esprit est la modération, peut se dire, en un certain sens, de l'église toute massive à laquelle appartient à la fois Pascal et ses adversaires. Des vérités sublimes ont pu être professées, de sublimes vertus ont pu être exercées par des hommes à elle ; mais le sublime en rien n'est son fait, et il n'est pas d'angle un peu vil qu'elle n'ait plus ou moins amorti. Or, chaque idée, les circonstances aidant, doit arriver un jour à son expression complète, et se personnifier ou dans un corps ou dans un individu ; et alors elle a l'air de se surmonter elle-même, tandis que tout simplement elle se met debout, d'assise qu'elle était. Ainsi a fait au seizième siècle, l'idée romaine ; les compagnons d'Ignace ont prolongé jusqu'à l'extrémité toutes les lignes commencées ; en théologie, en morale, ils ont dit le dernier mot de leur église ; ou plutôt, ils lui ont révélé sa pensée, ou plutôt encore, ils lui ont révélé les inévitables conséquences de ses principes. L'Église s'en est émue ; ses plus illustres docteurs ont protesté, ont désavoué ; le catholicisme n'a voulu être ni jésuite, ni ultramontain ; il est pourtant l'un et l'autre en germe, et je ne sais comment, sans se renier ou se détruire lui-même, il pourra jamais se défaire de ces incommodes et dangereuses excroissances.

Une observation se présente d'elle-même en lisant dans Pascal les extraits de la morale des casuistes. Comme l'esprit humain se rabougrit dans le sophisme ! mais, par dessus tout, dans le sophisme religieux ! Il n'y a pas de plus petits esprits que ceux qui abordent les grandes choses avec de petites pensées ; au lieu d'y grandir, ils y décroissent ; et sous ce rapport on peut dire que si nulle science n'est propre, autant que celle de la religion, à élever, à agrandir la

pensée, nulle région scientifique ne nous offre, parmi les esprits qui l'habitent, des exemples aussi frappants, aussi complets, de maïserie et de puérilité. Cela est, et cela doit être. La vérité, quand nous l'avons rapetissée, se venge en nous rapetissant.

Les citations que nous avons faites vous ont donné lieu d'apprécier ce qu'une lecture suivie vous fera sans doute admirer davantage : l'ingénieuse habileté de la composition. La marche générale du livre n'était pas préméditée et ne pouvait pas l'être, et si nous y admirons des péripéties vraiment dramatiques, un rythme parfait, l'honneur en est à la situation et aux incidents pour le moins autant qu'à l'auteur. Mais dans chacune des parties distinctes dont l'ouvrage est composé, à quel degré n'est pas porté l'art des transitions et de la gradation ! Art vraiment parfait, car, à une première lecture, on ne s'en aperçoit pas ; mais la réflexion ne tarde pas à le découvrir, et c'est une autre jouissance. Je parle surtout des lettres où Pascal se fait endoctriner par le bon père jésuite ; mais le mérite que je signale et que je recommande à votre étude est plus ou moins remarquable dans toutes.

Les deux séries de lettres dont la réunion compose le recueil des *Provinciales* diffèrent entre elle profondément, quoique également parfaites. C'est tour à tour, a-t-on dit souvent, Molière et Démosthène. L'éloge n'a rien d'exagéré. Le comique de Molière, dans ses plus excellents ouvrages, n'est pas meilleur que celui des premières *Provinciales*, et quand elles parurent, Molière n'existait pas. Ainsi que M. Villemain, " nous admirerions moins les *Lettres provinciales* si elles n'étaient pas écrites avant Molière." Molière, en effet, a pu devoir quelque chose à Pascal, et il est même difficile d'en douter ; Pascal n'a rien appris de Molière. Corneille, dans ses comédies, dont la meilleure a précédé de quatorze ans les pamphlets de Pascal, avait eu le mérite de mettre sur la scène la conversation des honnêtes gens ; il avait été fort plaisant dans le *Menteur* ; mais les *Mentueuses*, pour parler le langage de M. de Maistre, ne doivent rien au *Menteur*. Si Pascal n'a pas inventé le comique, plus ancien en France que Corneille lui-même, Pascal en a donné le premier exemple au dix-septième siècle. Toutes les lettres comprises entre la quatrième et

la onzième *Provinciales* sont, je ne dirai pas de parfaites comédies, mais des trésors et des modèles du plus excellent comique. Ce dont il faut admirer Pascal, c'est d'avoir, dans l'exécution de son dessein, préféré la comédie à la satire. Une satire aussi prolongée eût été monotone; on se lasse de la moquerie presque aussi vite que de la louange. Mais le comique, qui n'est autre chose que la révélation naïve d'un caractère par lui-même, quand il est bon, ne lasse point. Telle est la vertu du drame, et le charme, dirai-je, de la naïveté, car le comique est toujours naïf. Un personnage comique est celui qui ne veut point l'être, qui se trahit à son insu, et qui volontiers dirait comme Alceste, en voyant le rire éclater autour de lui et à son sujet :

“ Par la sembler, messieurs, je ne croyais pas être

“ Si plaisant que je suis.”

Le comique est la naïveté du péché.

L'hypocrite le plus consommé peut avoir des naïvetés qui le rendent comique, et c'est par là que Tartufe, je dis le personnage de Tartufe, s'est trouvé propre à la comédie. C'est dans le même sens que celles des *petites lettres* qui ont fait comparer leur auteur à l'auteur de Tartufe, sont essentiellement comiques. La malicieuse bonhomie et la feinte docilité du janséniste déguisé sont fort amusantes sans doute; mais ce qui est comique, c'est tout le personnage, tout le rôle du casuiste. J'ai essayé, dans ma précédente leçon, de décomposer ce caractère; j'ai fait mieux, je l'ai laissé se dessiner à vos yeux dans quelques-unes des pages de Pascal: je n'y reviendrai pas. Je me contenterai d'ajouter que le plaisir que donne la satire, même excellente, est en général d'une nature inférieure à celui que la comédie procure. Il y a dans ce dernier quelque chose de plus que de l'amusement, quelque chose même au-dessus de la satisfaction légitime, mais dangereuse, que peut donner la vue d'une punition nécessaire et méritée; le plaisir de la comédie, ou pour me restreindre dans l'exacte vérité, le plaisir que donne le comique proprement dit, est un plaisir poétique et intellectuel, je dirai même philosophique, si l'on veut. Mais nous n'oublierons pas que Pascal n'est point seulement comique, c'est-à-dire plaisant par le ridicule d'autrui, mais qu'il est fort plaisant pour son propre compte, et que, pour la finesse et le bon goût de la raillerie, c'est un modèle accompli qui n'avait pas eu de modèle. Il n'y a pas de gaieté plus franche et plus cordiale que celle de ce mélancolique, et il est peut-être une des preuves que le don des larmes et celui du rire ont une secrète parenté; mais il n'y a pas non plus de raillerie plus élégante que celle de ce solitaire: l'honnête homme reparait partout, dans ce siècle qui fut, par excellence, celui des honnêtes gens. Jamais, ou presque jamais, il ne badine sur le mot; sa plaisanterie, comme celle de madame de Sévigné, porte toujours sur les choses. Ce n'est pas, dit Boileau,

“ Qu'une muse un peu fine

“ Sur un mot en passant ne joue et ne badine;”

et Pascal se l'est permis une fois du moins (mais en se mettant à l'abri derrière un académicien, ce qui n'est peut-être, après tout, qu'une malice surrogatoire): “ En qualité d'académicien, je bannirais, je proscrierais, peu s'en faut que je ne die j'exterminerais de tout mon pouvoir ce pouvoir prochain, qui fait tant de bruit pour rien. Le mal est que notre pouvoir académique est un pouvoir fort éloigné et borné.” Un jeu de mots plus caractérisé, et d'un goût peut-être moins sûr, se lit à la fin de la première lettre, mais

seulement dans les anciennes éditions: “ Je vous laisse dans la liberté de tenir pour le mot de prochain ou non; car j'aime trop mon prochain pour le persécuter sous ce prétexte.” Comme je trouve encore ce badinage dans une édition des *Provinciales*, publiée en 1667 (cinq ans après la mort de Pascal), ce mot reste à sa charge et pèse de tout son poids sur sa conscience d'écrivain; elle n'en est pas, je pense, fort incommodée. Quoi qu'il en soit, le mot disparut. Comme les amis qui l'ont opprimé n'avaient pas, apparemment, le goût meilleur que Pascal, il est permis de supposer qu'un scrupule d'une nature plus sérieuse leur commanda cette suppression.

Mais qu'est-ce que le goût le plus délicat peut trouver à redire dans des passages comme ceux-ci? Le premier fait partie du *post-scriptum* de cette foudroyante philippique qu'on appelle la quatorzième provinciale. Que la gaieté, dans une âme sereine, est toujours prompte à renaître!

“.... Vous ne deviez pas lui faire désavouer une chose aussi publique qu'est le soufflet de Compiègne. Il est constant, mes pères, par l'aveu de l'offensé, qu'il a reçu sur sa joue un coup de la main d'un jésuite; et tout ce qu'ont pu faire vos amis a été de mettre en doute s'il l'a reçu de l'avant-main ou de l'arrière-main, et d'agiter la question si un coup de revers de la main sur la joue doit être appelé soufflet ou non. Je ne sais à qui il appartient d'en décider; mais je croirais cependant que c'est au moins un soufflet probable. Cela me met en sûreté de conscience.”

Ceci me paraît encore meilleur:

“ Ho! ho! dit le père, vous ne riez plus.—Je vous confesse, lui dis-je, que ce soupçon que je me voulusse railler des choses saintes me serait bien sensible, comme il serait bien injuste.—Je ne le disais pas tout de bon, repartit le père; mais parlons plus sérieusement.—J'y suis tout disposé, si vous le voulez, mon père; cela dépend de vous.”

Il pourra paraître singulier de le dire; mais je le dirai toutefois: des deux rapprochements qu'on a faits de Pascal, l'un avec Molière, l'autre avec Démosthène, celui qui l'honore le plus est le premier. Dans le second de ces parallèles, c'est Démosthène à qui l'on fait honneur. Pour diminuer les périls de cette assertion, il est nécessaire de s'expliquer. Individuellement, et comme talent, l'auteur des *Provinciales* ne l'emporte peut-être pas sur l'auteur des *Philippiques*; mais si l'un n'est pas plus éloquent que l'autre, les choses, s'il est permis de parler ainsi, sont plus éloquentes chez Pascal que chez Démosthène. Il faut partir de ce principe: ce qui est éloquent dans les ouvrages éloquents, c'est la vérité; l'éloquence n'est que la vérité passionnée, c'est-à-dire la vérité dans sa plénitude, car la passion complète la vérité. Je parle, vous le comprenez, de vérités de l'ordre moral; mais qui songe à demander l'éloquence à des vérités d'un autre ordre? Où Démosthène lui-même a-t-il puisé son éloquence, si ce n'est dans les vérités morales? Qu'est-ce que ses mouvements oratoires les plus fiévreux, si ce n'est d'énergiques appels aux vérités de cet ordre? Il faut donc s'attendre qu'une éloquence qui les aura toutes à sa disposition, et dans leur plus parfaite pureté comme dans leur plus grande élévation, qu'une éloquence dont ces grandes idées ne seront pas seulement le point d'appui, mais l'objet même et la matière, sera, toutes choses d'ailleurs égales, la plus haute des éloquences. Nous pouvons, sans effort, nous associer aux émotions de Démosthène; mais tout notre cœur se laisse d'avance enlever aux émotions de Pascal dans la lettre sur l'amour de Dieu, et dans la lettre sur l'homicide. L'éloquence chrétienne, par où je n'entends point désigner celle de la chaire, mais l'éloquence

des idées chrétiennes, a sans doute elle-même quelque chose de substantiel et d'onctueux, propre à remplir l'âme entière, que toute autre éloquence, dût-elle porter le nom de Démosthène, ne remplira jamais qu'à moitié. Nous manquerions de l'éloquence du talent, que nous aurions toujours l'éloquence des choses. Mais nous sommes obligés envers elle ; elle ne nous dispense pas, elle nous fait plutôt une loi, d'être éloquent nous-mêmes. Car ce qui est éloquent d'une manière sensible et effective, ce n'est pas la vérité hors de nous, mais la vérité en nous ; par conséquent, ainsi que je me suis exprimé tout à l'heure, la vérité passionnée.

D'autres ont dit, messieurs, la logique passionnée. C'est quelque chose sans doute que cet adjectif, et cette définition l'emporte en vérité sur cette formule incomplète : « Être éloquent c'est savoir prouver. » Mais la logique n'est qu'une partie, la partie formelle et instrumentale, de la vérité. Toute vérité est logique, en tant que vérité ; mais il y a une logique cachée dans le fond de la vérité, alors même qu'elle ne fait autre chose que s'affirmer ou se poser ; et il y en a une autre, ostensible, avouée, actuelle pour ainsi dire, dont l'emploi compte pour beaucoup dans l'éloquence du discours ; car discuter et raisonner sont termes synonymes. Cette logique a, ce me semble, atteint dans les *Provinciales* le degré de la perfection.

La logique du discours, dans les *Provinciales*, est remarquable par l'étroit enchaînement des anneaux, qu'aucun intervalle ne sépare, et qui forment un tout si continu, qu'on les dirait incorporés l'un dans l'autre. Dans les morceaux de discussion proprement dite, ou de déduction, chaque phrase, chaque mot travaille pour la preuve, gravite vers le résultat ; les mélécules, avec la même force que les masses, obéissent à l'attraction, et aspirent vers le centre. Chemin faisant, et sans perdre temps, chaque idée se dessine, chaque objet se caractérise ; mais toutes semblent avoir entendu, comme l'humanité, le fameux mot de Bossuet ; *Marche, marche !* et tout marche en effet, dans ces déductions ardentes et obstinées. Tout marche et rien ne se hâte. L'éloquence de Bossuet consiste souvent à omettre les idées intermédiaires et à franchir d'un coup d'aile tout l'espace qu'enferme l'horizon ; on dirait que l'éloquence de Pascal consiste à fuir le contraire ; on le dirait, messieurs, tant cette lenteur a de puissance. Dans ce progrès mesuré, mais imperturbable, l'argument grossit pour ainsi dire en avançant ; les aspects de l'idée se multiplient ; de nouvelles conséquences apparaissent ; des alternatives redoutables, des dilemmes foudroyants éclatent à l'improviste ; l'erreur, pressée à la rigueur par l'impitoyable logicien, rend goutte à goutte tout le poison dont elle est gonflée ; elle s'étonne, elle s'effraie d'elle-même ; on dirait que, comme au criminel mis à la gêne, outre l'aveu qu'on lui demandait, la douleur lui en arrache d'autres qu'on ne lui demandait pas. La réduction à l'absurde où à l'odieux se trouve sans doute, quelles que soient les apparences, au terme de toute argumentation ; mais elle est flagrante, et souvent inopinée, dans la discussion des *Provinciales* ; et Pascal a mieux compris que personne l'utilité oratoire de la preuve surabondante, qui se fait forte de sa longueur, de ses délais, ou, si l'on veut, de ses sursis, comme, dans une autre sphère ou dans d'autres occasions, elle se fait forte d'une justice expéditive et sommaire.

Il ne suffit pas d'étudier la logique de Pascal dans les endroits où naturellement elle prend ses aises et régné sans partage : la logique, chez Pascal, se mêle à tout ; et ceci,

plus encore que ce que nous venons de dire de son argumentation, forme le trait distinctif de son beau génie. Saurai-je ici me faire comprendre ? Sous des traits plus ou moins voilés, la logique ou le raisonnement est partout dans la parole humaine ; la logique la plus délicate est la loi et fait la beauté des plus simples narrations ; la logique est au principe ou au fond des mouvements oratoires les plus impétueux ; et comment n'en serait-il pas ainsi, puisque nos mouvements les plus intimes, les plus instinctifs, sont mêlés de logique ? Un bon mot est-il autre chose, bien souvent, qu'une saillie de logique ? Les plus belles choses en tout genre sont l'expression ou subissent la loi d'une logique supérieure ; car la justesse et l'inexactitude ne sont pas les seules différences entre la logique d'un homme et celle d'un autre : il y a une logique savante ou sublime comme il y a une logique vulgaire et superficielle. Elle est souvent inspirée ou suggérée par quelque chose qui vaut mieux qu'elle ; et comme il y a des raisonnements solides, il y a des raisonnements touchants. La logique n'est pas antérieure à tout ; avant elle, il y a les faits et les impressions que les faits produisent, quoique je ne veuille pas dire que la logique soit toujours étrangère aux impressions qui paraissent les plus naïves. Des faits et des impressions sublimes rendent la logique sublime ; mais elle conserve son caractère et donne au discours non-seulement une forme, mais une énergie particulière. La logique est pour quelque chose sans doute dans l'effet de ces vers fameux de *Médée* :

« Me pent-il bien trahir après tant de bienfaits ?

« M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits ? »

Cela ne peut-il pas se traduire ainsi : Il oublie de deux choses l'une pour le moins : mes bienfaits ou nos crimes ; car s'il se souvenait de ses premiers, comment pourrait-il me quitter ? et s'il se souvenait des seconds, comment oserait-il me trahir ?

Les vers que je viens de transcrire me font presque hésiter à puiser dans une source divine une autre preuve de ce que j'avance ; hâtez-vous donc de les oublier, afin que j'ose vous rappeler que la logique est présente et manifeste dans quelques-unes des paroles les plus saisissantes du docteur par excellence. N'est-ce pas un raisonnement sublime, mais un raisonnement toutefois, qui nous frappe si vivement dans ce passage : « Et quant à la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu ce que Dieu vous a dit : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? Dieu n'est point le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. »

Ce que je veux dire maintenant, c'est que Pascal, dans les *Provinciales*, imprime le caractère de la logique à toutes les parties de son discours, à tous les détails de son style. Je vous prie, messieurs, de parcourir le livre à cette seule intention ; vous me comprendrez alors, et vous verrez, j'ose le dire, à quel point j'ai raison. Il me suffirait d'ailleurs de vous rappeler ces dernières pages, que nous lûmes il y a peu de jours, de la quatorzième lettre de Pascal. Alors que la passion semble précipiter la course de son char, avec quelle fermeté ou plutôt avec quelle sévérité vigilante, la logique ne tient-elle pas les rênes, et avec quelle attention Pascal n'en ménage-t-il, jusque dans la forme, les plus extrêmes exigences ? Dans les endroits les plus calmes, consacrés à la pure discussion, vous ne le trouverez pas plus scrupuleux, plus exact, que dans les moments d'ardeurs. Et cependant vous vous sentez entraîné, et vous voyez les

roues du char fumer. La logique se passionne, la passion reste logique.

(La fin au prochain numéro.)

LE SEMEUR CANADIEN.

NAPIERVILLE, 3 AVRIL 1851.

☞ **NUMEROS SUPPLEMENTAIRES.**— Nous avons pensé qu'il serait bon de publier quelques numéros supplémentaires de notre journal, afin que notre premier volume puisse finir avec 1851. Nous donnons aujourd'hui le premier de ces numéros, nous proposant d'en faire paraître deux autres pour suppléer à ce qui manque au commencement de l'année.

Une bonne Espèce de Pénitences.

Un curé qui ne demeure pas loin d'ici disait dernièrement dans un de ses sermons : " Il y a dans la paroisse un certain nombre de femmes babillardes et médisantes, vraies langues de vipère, qui se plaisent à médire et à calomnier. Or, ces femmes se disent trop faibles pour jeûner et faire carême ; eh bien, voici la pénitence que je leur donne : qu'elles s'abstiennent des péchés de la langue, qu'elles cessent de calomnier leur prochain, qu'elles tiennent en bride ce petit membre, qui souille tout le corps, qui est lui-même enflammé du feu de l'enfer. Femmes à qui je m'adresse, voilà votre carême."

Nous sommes tout-à-fait de ce sentiment et nous croyons que ce monsieur n'a jamais rien dit de plus vrai, ni de plus évangélique. La grande pénitence ou, pour mieux dire, la grande œuvre du chrétien c'est un effort constant pour s'abstenir du péché, pour vaincre les penchants de sa mauvaise nature, et pour ressembler en toutes choses à Jésus-Christ, son divin maître. Et quoi qu'on en dise, cet effort coûte infiniment plus que les légères et faciles privations du carême.

Nous croyons avec l'apôtre St. Paul (1^{re} Timothée IV. 8.) que " l'exercice corporel est utile à peu de chose ; mais que la piété est utile à toutes choses, ayant les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir." Car c'est la piété qui porte le fidèle à marcher dans le sentier du devoir " à se déponiller du vieil homme " et " à revêtir le nouvel homme, créé à l'image de Dieu, dans une justice et une sainteté véritables."

Discours Récents de quelques Chefs Sauvages.

Rien n'est plus touchant et plus triste que l'histoire des Indiens de notre continent. Le pauvre sauvage a toujours été obligé de reculer devant l'homme blanc et de s'enfoncer toujours plus avant dans les forêts, où il a fini le plus souvent par s'éteindre. Que sont devenues les tribus, qui au commencement du dix-septième siècle, habitaient la partie des États-Unis, comme sous le nom de Nouvelle-Angleterre ? Que sont devenues celles du Nord, de l'Ouest et du Sud ? De la plupart de ces tribus, il ne reste plus que de tristes souvenirs. Oh ! quelle triste histoire, et quelle compte auront à rendre ceux, qui abusant de la force, les ont chassées devant eux et sont emparés de leurs terres ! Les restes de ces nations puissantes et valeureuses sont dans le plus misérable état ; leur orgueil est abattu, leur courage est brisé, ils se résignent à leur triste sort. Nous

avons été frappé de ces sentiments de découragement et de mélancolique résignation en lisant les discours de quelques chefs du Texas dans leur entrevue avec l'agent des États-Unis. Le premier parle ainsi :

" Tous mes frères rouges ici présents sont *semblables* : ils vous ont entendu avec un *gros cœur*. Je suis rempli d'amour pour vous, ainsi que tous mes frères rouges. Nous espérons qu'avec le temps l'homme blanc et l'homme rouge seront *semblables*. Depuis que nous vous avons entendu parler, nous croyons que le Grand Père vous a donné un *gros cœur blanc*, pour faire un grand chemin blanc à la maison de l'homme rouge. Nous pensons que vous avez dit la vérité et croyons qu'il y aura paix. Nous pensons que vous êtes venu pour faire le grand chemin de la paix. Et si une goutte de sang se trouve sur ce chemin nous croyons que vous pouvez l'ôter. Mes frères rouges croient tous la même chose. Ils vous aiment et ils espèrent que vous les aimerez. Je désire que vous me regardiez bien, ainsi que tout mon peuple : nous sommes pauvres, et nous espérons que vous aurez pitié de nous. L'homme blanc nous a enlevé nos champs. Nous fûmes grands une fois, mais à cette heure nous sommes petits. Nous ne voyons plus les grandes eaux ; notre soleil se couche sur la terre. Nous avons été amis depuis longtemps, nous avons été amis depuis que la paix a été déclarée et nous ne cesserons de l'être. Je ne prendrai rien de mauvais dans mon cœur. Je ne veux pas me battre ; je ne veux pas la guerre. Mes frères rouges croient tous que vous ne leur cachez rien, que vous ne parlez pas avec deux langues, mais que vous dites la vérité. J'espère que vous nous laisserez avoir bientôt le prisonnier Boo qui est parmi vous. Si nous sommes frères, vous nous le laisserez avoir. Nous sommes d'accord avec vous dans votre dire. C'est tout : j'ai fini de parler."

" Je désire que vous me regardiez bien, ainsi que tout mon peuple. Nous sommes pauvres et nous espérons que vous aurez pitié de nous." Quelles sont touchantes, quelles sont éloquentes ces paroles ! Comme elles peignent bien cette résignation mélancolique !

Les discours des autres chefs ressemblent à celui-ci. Ils partent de cœurs pénétrés des mêmes sentiments, et inspirent la même pitié, la même sympathie pour ces malheureux " enfants de la forêt."

LA MINERIE ET L'ASSEMBLÉE DE ST. ÉDOUARD.

La *Minerrie* a rendu compte de l'Assemblée du Comté de Huntington, dont nous avons parlé la semaine dernière, et elle l'a fait avec le moins d'exactitude possible, pour ne rien dire de plus. Elle a senti que la bureaucratie avait subi une éclatante défaite dans cette circonstance, et elle a mis tout en œuvre pour en affaiblir l'effet. Ne pouvant discuter calmement et poliment avec ses adversaires sur les grandes questions politiques qui agitent le pays, elle trouve plus simple et plus commode de dénaturer les faits et d'attaquer les jeunes Canadiens qui ont pris part aux délibérations de cette Assemblée, particulièrement M. Dorion. Nous ne pouvons protester avec assez d'énergie contre cette manière de faire et surtout contre les attaques indignes dirigées contre M. Dorion. Certes, il faut être bien pauvre en fait d'arguments pour avoir recours à de semblables moyens, pour employer une telle tactique. " Les mauvaises raisons, on ne peut trop le répéter, sont les raisons de ceux qui n'en ont pas." Pourquoi s'attaquer aux individus et débiter contre eux de grossières personnalités ! S'ils sont si *jeunes*, si *petits*, pourquoi ne pas les rencontrer sur le terrain de la discussion et les confondre ? Ce doit être si facile au bon sens et à la sagesse de l'âge mûr ! Mais non, on préfère la plaisanterie, l'insulte et le dénigrement :

voilà le spectacle édifiant que nous donne cet âge tant vanté ! On reproche à M. Dorion et aux jeunes gens en général leur jeunesse. C'est un de leurs *péchés capitaux*. On ne cherche pas à voir si ce qu'ils disent est bon, vrai et utile. A tout ce qu'ils peuvent faire, avancer et soutenir, on n'a qu'à répondre : *vous êtes jeunes* ; cela suffit. Lors même que, malgré leur jeunesse, ils auraient plus étudié, plus pensé, plus réfléchi que d'autres qui ont le précieux mérite des années, il faut qu'ils se taisent et écoutent avec docilité les oracles de l'âge mûr.

Nous admettons volontiers que la jeunesse est souvent présomptueuse et que son jugement n'égale pas toujours son ardeur. Nous concéderons d'avantage, si l'on veut, mais nous répéterons que pour l'éclairer si elle est aveugle, pour la ramener dans le droit sentier si elle est égarée ; il faut s'y prendre autrement que le rédacteur de la *Minerve* ; il faut se servir des armes de la pensée et de l'argumentation, si l'on sait manier ces armes. Et si l'on en est incapable, qu'on laisse cette jeunesse faire son chemin, cette jeunesse qui n'est pas encore flétrie par les froids calculs de l'égoïsme et chez laquelle le feu sacré du patriotisme n'est pas encore éteint.

ON PREND ENCORE LE SEMEUR POUR UN SUISSE.

La *Minerve* en veut au *Moniteur Canadien*, parce que celui-ci s'est montré, comme à l'ordinaire, poli et libéral en accusant réception de notre feuille ; elle lui en fait un crime. On le comprend, c'est si peu dans ses habitudes. Mais quel mal y a-t-il donc eu ? C'est que, nous dit-elle, le *Semeur* est l'organe des Suisses de la Pointe-aux-Trembles ! Et elle nous affirme cela avec cette assurance, cet aplomb qui conviennent si bien à un journal placé, comme celui-ci, sous l'égide de l'*infaillibilité*.

Nous ne dirons pas que la *Minerve* s'est rendue coupable de mensonge en cela, car la politesse nous fait un devoir de nous abstenir d'un tel langage. Mais nous lui dirons qu'elle se trompe extrêmement : les Suisses de la Pointe-aux-Trembles n'ont rien à faire avec notre journal, pas plus que la *Minerve* elle-même. Comme nous l'avons dit en répondant aux *Mélanges*, le *Semeur* est canadien, autant qu'un journal peut l'être.

Nous savons pourquoi on aimerait à faire croire que la feuille que nous publions est l'organe de quelques étrangers, de quelques Suisses. C'est le moyen, espère-t-on, de prévenir contre nous ceux qui ont peur des Suisses, s'imaginant que ce sont des hommes dangereux, si tant est qu'ils soient des hommes. Mais c'est une petite tactique aussi inutile que malhonnête et qui tôt ou tard ne pourra tourner qu'à la honte de ceux qui s'en sont servis.

On s'étonne sans doute qu'un Canadien puisse publier une telle feuille, car on affirme que les Canadiens qui veulent suivre l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ sont l'*écume qui surnage à la surface de notre population*. C'est ce que disent les *Mélanges*.

Mais, peut-être qu'avec le temps on apprendra un autre langage, si l'on tient tant soit peu à dire la vérité. En attendant nous saurons prendre notre part de la distinction qu'on nous accorde, et nous conseillerons à la *Minerve* de nous attaquer nous-même, si le *Semeur* est un mauvais journal. Ils nous trouveront toujours prêt à régler poliment nos comptes avec elle.

UNE QUESTION SANS REPONSE.—Ceux qui lisent attentivement l'*Avenir* se rappelleront peut-être une petite lettre relative aux superstitions, que publia ce journal l'automne dernier. Le correspondant, après avoir constaté le fait qu'il existe encore au sein de notre population canadienne, surtout celle des campagnes, un grand nombre de superstitions, s'adressait à messieurs les membres du clergé et leur demandait pourquoi ils ne travaillaient pas à détruire et à faire disparaître ces superstitions. N'est-ce pas, ajoutait-il, une œuvre en rapport avec leur mission et tout-à-fait digne de leur vocation ?

Cette question n'a encore, que nous sachions, reçu aucune réponse de la part de la classe d'hommes à laquelle elle était adressée : ce qui nous porte à la renouveler aujourd'hui. Et si l'on voulait nous honorer d'une réponse, nous en serions très-reconnaissant.

Peut-être au lieu de nous répondre, aimera-t-on mieux se mettre à prêcher contre les superstitions, afin de pouvoir nous dire plus tard, quand on jugera l'occasion favorable, que le clergé est et a toujours été l'ennemi des superstitions et qu'il a toujours fait ce que nous lui demandions de faire.

Ce serait, certes, n'être pas trop maladroit. Attendons encore un peu ; alors nous verrons.

LE PHARE DE NEW-YORK.—Tel est le titre d'un nouveau journal français, que doit publier prochainement à New-York, M. E. Masseras. Le but qu'il se propose, est de "créer une publication qui suive sérieusement " et de près, bien que sous une forme concise, toutes les " questions européennes." Il formule ainsi le principe qui guidera, dit-il, invariablement sa plume : " Journal français placé en présence d'un peuple étranger, nous ne " connaissons qu'une seule cause, un seul drapeau : la cause et le drapeau de la France. Notre mission consiste à " défendre l'un et l'autre ; notre droit ne va pas jusqu'à " les discuter."

BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE.

DE L'AVENIR ET DE L'INFLUENCE DES CANAUX DU CANADA par M. THOS. C. KEEFER, Ingénieur Civil, Montréal 1850.

Nous n'avons pas dans notre pays, comme en Europe, une classe de savants, dont l'unique occupation soit l'acquisition et la diffusion de la science. Une telle classe d'hommes ne pourrait pas exister, ne pourrait pas vivre dans l'état actuel de notre société. Pour des auteurs il faut un public instruit et aimant à s'instruire ; or, chacun le sait, l'instruction et le besoin du savoir ne sont pas les traits saillants du caractère de notre population. De là, l'absence de littérature nationale, de l'absence presque complète de livres canadiens. Il n'y a nul encouragement pour les hommes de lettres ; au bout d'un travail qui aurait exigé du temps et des dépenses, tout aussi bien que du talent, quelle perspective à un auteur dans le Canada ! La perspective d'être obligé de déboursier encore s'il veut mettre son travail au jour et d'en vendre seulement quelques exemplaires. Qui donc voudrait écrire à cette condition ? C'est certes un triste état de choses, s'il est vrai, comme l'a dit un grand penseur contemporain, " qu'une société sans lettres semit une société sans lumière, sans morale, sans sociabilité, et même sans religion ; non pas à la vérité, que la littérature crée aucune de ces choses ; mais elle les accompagne, et elle en est tellement la condition que l'on ne la conçoit point sans elle."

Cependant il paraît de temps à autre un livre, une brochure qui manifestent qu'il y a de la vie littéraire parmi nous, quoique cette vie, comprimée, comme elle l'est, par les intérêts matériels et l'ignorance, ne ressemble que trop à la mort.

Au nombre des plus sérieux, nous plaçons l'essai dont le titre est à la tête de cet article. Nous avons déjà dit que cet essai a remporté le prix dans un concours ouvert par son Excellence, Lord Elgin, sur ce sujet. C'est à cette circonstance qu'est due sa composition, de même que sa publication.

Nous avons lu ou plutôt parcouru la traduction française de cet ouvrage et il nous a paru sérieux et digne de la distinction qu'on lui a accordée. M. Keefer a soigneusement étudié son sujet et l'a présenté dans un style, qui dans l'original doit être assez pur et animé.

M. Keefer considère le fleuve St. Laurent comme la grande voie de communication pour l'Ouest, aussi bien que pour le Canada. "Ce grand fleuve, dit-il, qui, pour les fins commerciales, peut être considéré comme commençant au Lac Supérieur qui est le plus grand volume d'eau douce qui existe sur la surface du globe, laisse les mines précieuses qui se trouvent sur les côtes de cette mer intérieure, traverse en descendant six degrés de latitude qui embrassent une étendue extraordinaire de côtes, et une pêcherie d'eau douce dans l'archipel du Lac Huron, qui n'est surpassée que par celle plus étonnante encore qui se trouve à son embouchure, et pénètre ensuite dans la zone si riche en fruits de l'Ohio, de la partie ouest de l'Etat de New-York, et du Canada oriental,—jardin de l'Amérique du Nord pour la variété et l'excellence de ses produits, et siège d'un commerce auquel on ne saurait assigner de limites. Depuis le Lac Erié, cette grande décharge se dirige vers l'Océan Atlantique dans une ligne presque directe, remontant à la même latitude qui forme son point de départ sur les rives nord du Lac Supérieur. Nul doute que les grands Lacs Huron, Michigan, Erié et Ontario n'exercent une influence favorable sur les contrées environnantes, car nous ne voyons pas que la Nouvelle Angleterre ou la partie occidentale de l'Etat de New-York produisent les mêmes fruits, bien qu'elles soient situées dans les mêmes parallèles. C'est cette embouchure septentrionale du St. Laurent qui a fait douter des avantages qu'offre cette voie pour l'approvisionnement des régions supérieures, et l'écoulement de leurs produits, bien qu'il soit le débouché naturel du commerce et des eaux de ces contrées."

Mais, dira-t-on, pourquoi le commerce de l'Ouest n'a-t-il pas suivi cette route? La raison en est bien simple. Le St. Laurent s'est trouvé obstrué par des chutes et des rapides, tandis que son grand rival, le Mississipi est navigable jusqu'à sa source même; en outre l'ouverture du canal de Buffalo à Albany, près de vingt ans avant qu'on eût commencé à améliorer la navigation du St. Laurent, les avantages qu'offre une population et des richesses plus considérables ont dû nécessairement y contribuer. Mais au moyen d'efforts constants et bien dirigés de notre part, nous pouvons, suivant M. Keefer, ramener le commerce dans cette

voie. Prenons par exemple Toronto comme point de départ. En 1849, le prix moyen du fret pour la farine, dans les bateaux-à-vapeur, de Toronto à Québec était de 1 chelin 6 deniers par baril. Or, à présent de Toronto à New-York cela coûterait 2 chelins 6 deniers, ce qui donne un chelin

en faveur de la route de Québec. De plus, "le temps requis pour le transport de Toronto à Québec est de quatre jours; à New-York il est de quatorze jours. La route de New-York nécessite deux transbordements; celle de Québec n'en offre aucun."

Si l'on réplique que pour l'Europe le trajet de Québec est bien plus long, M. Keefer répond que Québec est à une centaine de milles plus près de Liverpool que New-York par les routes navigables.—Et les inconvénients de la route du golfe, qu'en dites-vous? Le St. Laurent n'est-il pas gelé pendant six mois de l'année?

"Si nous consultons la liste des premiers arrivages à Québec pendant les vingt dernières années nous verrons que la date de ces arrivages est du 30 avril au 1er de mai. La glace disparaît si rapidement, qu'il arrive assez souvent que le premier vaisseau d'outre-mer et le premier bateau à vapeur de Montréal, arrivent à Québec le même jour. Depuis vingt ans, la moyenne du premier arrivage de Montréal à Québec, a été le 25 avril. Durant la même période, le canal Erié a été ouvert en général le 21 avril, excepté durant les trois dernières années où il ne l'a été que le premier mai, bien que durant les mêmes années des vaisseaux soient arrivés de la Grande Bretagne au port de Québec le 24 avril, et des bateaux à vapeur de Montréal, le 17 du même mois. La grande longueur du canal Erié, les retards apportés pour le remplir d'eau, et les préparatifs nécessaires après la fonte des neiges et des glaces, font qu'il est difficile de l'ouvrir à la navigation en aucun temps avant le premier de mai."

"On a beaucoup exagéré les difficultés et les dangers de la navigation du golfe; et cependant, on ne saurait trouver une plus belle navigation dans les temps ordinaires. Le golfe a trois sorties sur la mer: celle du nord, par le Détroit de Bellisle, de dix milles de largeur, qui, si elle était éclairée par des phares, formerait la route la plus sûre et la plus expéditive pour le commerce d'automne, vu qu'on y rencontre rarement ces brumes épaisses qui obscurcissent le chenal du nord. Le passage du milieu qui a cinquante milles de largeur, sépare l'île de Terre Neuve du Cap Breton. La troisième sortie, qu'on appelle le détroit de Cansout, offre une communication facile et rapide avec Halifax. Depuis la mer jusqu'au Bic, (153 milles plus bas que Québec) le chenal n'a ni place de mouillage de vingt cinq milles de largeur, et généralement de cinquante à soixante et dix milles, et n'offre aucun mouillage. Entre le Bic et la mer, le besoin d'une place ou port de refuge où le navire qui laisse la place de mouillage pour trouver un abri lorsqu'il est surpris par une tempête de vent d'Est, avant d'être sorti du golfe, se fait vivement sentir. Les vents d'Est sont accompagnés de brumes et de mauvais temps; et comme il n'y a ni place de mouillage ni havre de refuge, un vaisseau naviguant près d'Anticosti n'a d'autre alternative que de revirer de bord et courir plusieurs centaines de milles à travers les brouillards et contre un courant qui l'entraîne sur la rive sud, pour regagner le point d'où il est parti, ou de courir la bordée jusqu'à ce que peut-être il soit jeté sur le Cap Rosier."

"Le dernier danger qu'offre la navigation du St. Laurent, vient des champs flottans de glace qu'on rencontre dans les mois de l'été et du printemps, et que l'on peut éviter dans bien des cas en prenant la simple précaution de se tenir hors de leur portée. Les désastres provenant de cette cause, se bornent presque exclusivement aux vaisseaux mar-

chands réguliers de Montréal qui, dans leur hâte d'arriver les premiers, avec leur cargaisons, laissent les ports de la Grande-Bretagne vers le 20 mars, et sont obligés de courir la bordée pour éviter les glaces; ils gagnent ainsi quelques jours d'avance sur les marchés du printemps à Montréal. La plupart des désastres (lesquels ont atteint le chiffre de quarante à cinquante dans une année sur 1,500 arrivages ou 3,000 voyages d'allée et de retour) doivent être attribués à cette cause; mais depuis quelques années, ces désastres ont presque entièrement cessé, car à peine en compte-t-on cinq sur le même nombre de voyages."

M. Keefer, tout en reconnaissant les *désavantages* de notre pays, a soin, comme on le voit, d'en signaler les nombreux *avantages*. Il montre que nous possédons de précieuses ressources, capables de produire l'abondance et la prospérité si l'on sait seulement en tirer parti. C'est bien ainsi, pensons-nous, que l'on doit envisager notre pays; il faut se convaincre que malgré nos circonstances désavantageuses, nous pourrions avec de meilleures institutions, un meilleur gouvernement, une meilleure éducation dans le sens étendu du mot, jouir d'un bien-être inconnu jusqu'ici et comparable à celui de nos voisins. Ce qui importe ici, sachons le bien, ce n'est pas seulement la *position*, mais c'est aussi, c'est surtout la *disposition*. C'est la disposition, c'est-à-dire le travail, la bonne conduite, le savoir-faire et l'énergie qui amènent l'aisance et la prospérité. On ne saurait trop s'en pénétrer.

Nous nous proposons de donner encore des extraits de cet ouvrage dans nos numéros prochains, espérant qu'ils seront agréables à nos lecteurs.

DIEU CONNU PAR LE CŒUR.*

Telle est la pensée que renferment plusieurs passages des écrits d'un apôtre bien connu, et dont l'étroite union avec le Sauveur du monde a dû lui faire saisir la vie religieuse dans ce qu'elle a de plus intime et de plus profond. Si nous n'étions pas si accoutumés à voir toutes les vérités servir de point de départ au mensonge, et en quelque sorte de passe-port à l'erreur, nous serions bien étonnés que celle-ci, si simple, si frappante et si constamment mise en relief par le Divin maître, ait subi l'altération commune et ait donné lieu à deux erreurs opposées. D'un côté on a dit, et si on ne l'a pas dit on l'a pensé: puisque c'est par le cœur que l'homme parvient à la connaissance de Dieu, et que cette connaissance est de toutes celle qui lui importe d'acquérir, cultivons le cœur de l'homme exclusivement, au détriment même de ses autres facultés; quand l'homme connaîtra bien son Dieu il sera assez savant. Ainsi l'on a vu l'ignorance des choses de ce monde érigée en principe et mise au rang des vertus.

On a considéré l'homme comme sujet d'autant plus propre à pénétrer le sens des vérités religieuses qu'il avait moins pénétré d'autres vérités, d'autant plus savant dans la connaissance divine qu'il était moins dans les connaissances humaines, en un mot d'autant plus chrétien qu'il était plus ignorant. Il est vrai que c'est le cœur qui connaît Dieu que c'est l'intention qui le saisit et que plus le cœur est développé plus il est propre à la connaissance de Dieu. Mais est-il bien sûr que le cœur (et nous enten-

dons ici par le cœur tout l'être moral) se développe en raison inverse de l'intelligence, et qu'on est d'autant meilleur chrétien qu'on est moins bon géologue, astronome ou philosophe? L'appréciation pourrait être difficile à faire chez un individu, mais personne n'oserait soutenir qu'elle peut offrir la moindre difficulté pour une nation, pour une société et même pour une seule famille. Il est de la plus haute évidence que partout où l'Évangile a été prêché dans sa pureté, le Christianisme a porté d'autant plus de fruits que la nation était plus cultivée intellectuellement. Nous craignons en rappelant ce fait d'entendre quelqu'un nous dire qu'autrefois on pouvait mettre cela en question, mais qu'aujourd'hui tout le monde est d'accord sur ce point. Plût à Dieu que nous ne puissions faire que de l'histoire ancienne sur ce sujet. Rien de plus commun que d'entendre prôner l'ignorance, en faveur de la religion; par les ignorants cela va sans dire, et aussi, chose incroyable, par des personnes qui ont quelque droit au titre de savant. Nous comprenons bien du reste comment on en est venu là, nous voulons de plus reconnaître ce qu'il a pu y avoir de vraiment chrétien chez ceux qui, effrayés des empiètements d'une alliée aussi superbe et aussi ambitieuse que l'intelligence, ont voulu l'abaisser autant que possible, et la regarder non seulement comme nulle, mais même nuisible à la connaissance de Dieu. Nous le comprenons, mais nous ne le justifions pas. On est toujours puni quand pour relever une des facultés de l'homme on rabaisse les autres, et quant au lieu de leur trouver un terrain où elles peuvent toutes se rencontrer soit comme alliées, soit comme supérieures ou subordonnées, on en fait quelques-unes les obscures esclaves des autres. La partie lésée trouve toujours le moyen de se venger, tôt ou tard et de le faire avec aussi peu de charité qu'un esclave. Si nous avions à prouver la corruption de la nature humaine nous ne saurions nous arrêter à un meilleur argument que celui qui nous est fourni par cette lutte incessante que l'on rencontre ainsi au sein de la personnalité humaine. L'intelligence elle aussi doit entrer pour quelque chose dans la connaissance de Dieu, et quand elle s'est vengée de n'avoir pas eu sa part elle l'a fait avec dureté. Il suffit d'un vers comme celui-ci.

"Il n'examinait rien; il était fait pour croire" pour nous faire sentir combien il est dangereux de séparer ce que Dieu a uni, et pour se sentir blessé dans ce qu'il y a de plus grand et de plus noble chez l'homme.

Mais si l'on a négligé la culture de l'intelligence pour donner tous ses soins à la partie morale et religieuse de notre être n'a-t-on pas aussi d'un autre côté fait bon marché du cœur pour cultiver l'esprit? n'a-t-on pas dit: le cœur est fait pour aimer et non pour connaître? comme si l'amour n'était pas aussi une connaissance: laissez le donc s'acquitter de la mission qu'il a à remplir.

On a pu le dire et le faire avec une espèce de bonne conscience, celle au moins qui peut donner le nombre et le talent. On se sentait en si bonne compagnie, qu'on a pu facilement oublier ceux qui ont moins de distinction. Dans l'entrain d'une société brillante, animée, l'on dédaigne et l'on raille à son aise celui que sa naïveté et sa gaucherie naturelles portent à dire des paroles peu gaies, à laisser échapper un soupir où il n'est permis que de briller et de faire croire au bonheur.

Il était naturel d'éconduire du domaine de la science le cœur qui, ne répond toujours que d'une manière générale et quelquefois peu logique aux questions qu'on lui fait

*Ière Épître de St. Jean IV. 7 et 8.

et qui, "a ses raisons que la raison ne comprend pas" comme dit Pascal.

Il nous faut reconnaître que le péché a produit entre le cœur et l'intelligence de l'homme une déplorable distance qui nous a habitués à laisser volontiers au cœur le soin d'aimer, à l'esprit celui de connaître. Cela va si loin que chez certains individus et dans certaines circonstances, il semble y avoir une séparation complète de ces deux faces de l'âme humaine. Si l'âme était dans son état normal il n'en serait pas ainsi, l'esprit connaîtrait tout ce que le cœur aime, le cœur aimerait tout ce que l'esprit connaît ou voudrait connaître; ou plutôt, l'homme, être indivisible, harmonisant toutes ses facultés, ne pourrait faire autrement que d'aimer ce qu'il connaît, que de connaître ce qu'il aime. Toutefois cette séparation quoique réelle, n'est pas aussi profonde et aussi radicale qu'on pourrait bien le croire, elle n'est pas telle que l'esprit puisse agir sans que le cœur s'en mêle, et puisse, si l'on peut parler ainsi, suivre ses affaires tout seul. C'est en définitive, la partie morale de notre être, bien ou mal entraîné, qui régit tout. Semblable à la planète que nous habitons qui emporte dans son orbite le petit astre qui l'éclaire pendant les ténèbres de la nuit, le cœur emporte avec lui l'intelligence, bon gré, mal gré, libre à celle-ci dans sa démonce de se vanter qu'elle lui fraye la route et l'éclaire dans les profondeurs de la nuit. Ce qui produit le désordre ce n'est pas tant la séparation, que l'insubordination. Laissez-vous emporter vers le foyer de la chaleur et vous y trouverez aussi celui de la lumière. Ils sont tous les deux au même endroit.

Que nous aimerions à voir les hommes sérieux de notre pays diriger leurs études, et surtout les étudiants de ce côté là; nous aider à analyser la nature profonde de notre être spirituel et jeter toujours plus de lumière sur cette partie de nous-mêmes qui nous met en relation avec Dieu. Si un apôtre prêtant l'oreille aux soupirs de la nature entière y a découvert une relation mystérieuse avec la rédemption des enfants de Dieu (1), ne devrions nous pas prêter une oreille attentive aux soupirs de la nature humaine de nos cœurs, pour y découvrir ce que Dieu nous y veut dire.

(1.) St. Paul aux Romains VIII. 21.

T. L.

Pensées de Quesnel,

Vivre comme la plupart des hommes vivent, ce n'est pas prendre le chemin de la vie.

Il ne suffit pas que les désirs soient bons, il faut qu'ils soient réglés.

Grande tempête, grand calme: Dieu proportionne la consolation à l'affliction.

L'humble ne jette les yeux sur la vie du prochain que pour imiter le bien qu'il y voit.

Il faut que le monde sorte du cœur si l'on veut que Jésus-Christ y entre.

Quelle injustice à un chrétien de vouloir être bien traité du monde, étant disciple de Jésus-Christ!

Il y en a à qui tout sert pour aller à Dieu, d'autres à qui rien ne suffit.

Plus la vérité s'acquiert de disciples, plus elle se fait d'ennemis.

On veille avec soin pour ne pas perdre la semence de sa terre; on ne compte pour rien de perdre celle de son âme.

Les occasions ne font pas les hommes méchants, mais elles les font connaître pour ce qu'ils sont.

Il ne faut point regarder ceux qui nous enseignent les vérités, mais les vérités qu'ils nous enseignent.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

CHEMINS DE FER.—On va construire prochainement un Chemin de Fer de Rouées-Point à Platsburgh. Il est aussi grandement question d'en faire un de ce dernier endroit à travers Beekmantown, Mooers &c et qui irait jusqu'à Lachine. Ce projet est vivement recommandé par le *Republican*, qui dit que sans cette voie de communication, Platsburgh est mort.

INSTITUTS-CANADIENS.—Les jeunes gens des Trois-Rivières viennent de fonder une société littéraire sous le nom de "Institut-Canadien des Trois-Rivières."

Une semblable société existe depuis quelque temps dans le village de l'Industrie. De semblables organisations promettent de beaux fruits au pays, et c'est toujours avec la plus vive satisfaction que nous les signalons.—*Moniteur*.

—L'Orégon fait des progrès. Les villes et villages s'y fondent, et l'agriculture y acquiert des développements très sensibles. Il a été décidé que la législature serait placée sur le territoire de Salem, le pénitencier à Portland et l'université à Marysville.

Les constructions maritimes commencent à jouer un rôle très important dans l'Orégon qui a aussi ses mines d'or; on y a trouvé des échantillons de minerais d'un assez grand prix.—*Idem*

CAP DE BONNE-ESPERANCE.—Nous apprenons que les colons et les naturels du pays sont en guerre ouverte. Les Caffres, les plus sauvages ennemis des blancs ont brûlé les maisons, dévasté les plantations et massacré tous les colons qu'ils ont pu rencontrer. Le gouverneur Sir Henry Smith a réussi à rassembler environ 10,000 hommes et est décidé à faire une guerre sans merci.

UN CARDINAL POUR L'AMERIQUE.—Il est bien probable que l'Archevêque Hughes qui est maintenant à Rome, va recevoir le chapeau de cardinal. Comme il n'y a pas de religion établie aux Etats-Unis, cette nouvelle dignité ne donnera d'ombrage à personne. Personne ne s'en effrayera non plus, car dans un pays de libre-pensée et de discussion, il est aussi facile de combattre l'erreur chez un Cardinal que chez un Archevêque.

—Les Catholiques de la ville de Washington ont l'intention de bâtir une église qui devra coûter un million de piastres.

—Une demoiselle anglaise vient de léguer, en mourant, la somme de \$100,000 aux diverses sociétés religieuses de Londres. La Société Biblique doit en recevoir pour sa part \$20,000.

Avis à nos Abonnés.—Nous prions nos abonnés qui n'ont pas encore payé le montant de leur souscription de vouloir bien le faire au plus tôt. A Montréal on peut payer à M. James Milne, libraire rue St. Joseph, à St. Jean, à M. Job Flowers, et à Ste. Marie à M. Louis Auger.

NARCISSE CYR, Rédacteur et Propriétaire.

V. LABELLE, Imprimeur.